Mouvances Francophones

Pédagogies

Dir. Servanne Woodward

Volume 6, Issue-numéro 1 *2021*

Le Passage à l'Institut Canadien de
Montréal de

Madame Manoël de Grandfort,
écrivaine, journaliste, voyageuse et
oratrice,

Umut Incesu
uincesu@uwo.ca

DOI: 10.5206/mf.v6i1.13409

Le passage à l'Institut Canadien de Montréal de Madame Manoël de Grandfort, écrivaine, journaliste, voyageuse et oratrice

Dans *Gens de parole* (1990), l'historien Yvan Lamonde attire notre attention sur la présence de M^{me} Manoël de Grandfort comme étant la seule femme à prendre la parole pendant les conférences publiques de l'Institut Canadien de Montréal (44). Cette association francophone, qui a marqué l'histoire culturelle et littéraire canadienne-française au XIX^e siècle, a, selon Lamonde, organisé 128 conférences publiques et accueilli 63 conférenciers entre 1845 et 1871 (17). Madame de Grandfort, quant à elle, y était la seule voix féminine et la seule personne « à monter trois fois à la tribune de l'Institut » (44). À une époque où l'on n'est pas encore tout à fait prêt à donner la parole aux femmes dans une sphère publique au Canada, les multiples conférences de cette écrivaine française méritent une étude approfondie. En nous appuyant sur les articles des journaux de 1854, nous chercherons à comprendre la contribution de Grandfort à la vie littéraire et culturelle de l'Institut Canadien de Montréal et à l'histoire du féminisme au Québec au XIX^e siècle.

Bien qu'elle soit oubliée de l'histoire littéraire et culturelle et qu'elle nous soit inconnue aujourd'hui, Grandfort, de son vrai nom Marie-Antoinette Barsalou était assez populaire à son époque tant en France qu'au Canada et aux États-Unis.¹ Les journaux français et nord-américains du XIX^e siècle mentionnent longuement ses œuvres et ses voyages de l'autre côté de l'Atlantique durant lesquels elle a fait des lectures publiques. Elle a contribué à différents journaux et revues.² Par ses multiples engagements littéraires et culturels, Grandfort s'est engagée pour la défense des droits des femmes, et a fourni une réflexion importante sur la condition féminine, présente et future. Ainsi que nous allons le voir, elle était contre l'inégalité homme-femme et le statut inférieur attribué aux femmes.

À la fois écrivaine, journaliste, voyageuse et oratrice, Grandfort, débute sa carrière littéraire, comme la plupart de ses contemporains, en publiant de courts textes dans des journaux. En 1855, elle publie son premier livre *L'Autre Monde* (1855) où elle raconte son voyage en Amérique du Nord. Cet ouvrage nous livre ses impressions sur les États-Unis et le Canada, ce qui lui vaut une célébrité immédiate dans le monde des lettres. Elle continue ainsi à produire d'autres œuvres, notamment des romans, et ce sous différents pseudonymes (Manoël de Grandfort, Adrien Bar, Ryno, Marie Fontenay et Marie de Notines). Ses œuvres littéraires connaissent plusieurs rééditions. Ainsi, nous trouvons *Madame n'est pas chez elle* (1856), *Octave, comment on s'aime lorsqu'on ne s'aime plus* (1858), *Ryno* (1862), *L'Amour au champs* (1864), *Confessions féminines* (1886), *Pour être riche* (1888), *Fin de siècle* (1893) et *Les Franches Fileuses* (1899). En plus de ses publications littéraires, Grandfort fournit des articles et des critiques dramatiques dans différents journaux prestigieux comme *Paris-Journal*, *La Presse* et *Gil Blas*. Elle est l'une des principales collaboratrices de la *Vie parisienne* et du journal féministe *La Fronde* où elle tient la colonne de critique littéraire. Grandfort fréquente également des salons littéraires, notamment

¹ On annonce, par exemple, le 6 décembre 1855 dans le *Journal de Québec* que *L'Autre monde* est en vente chez J. & O. Crémazie, l'un des plus célèbres libraires de la ville de Québec : « *L'Autre monde*, par M^{me} Manvil de Grandfort, 1 vol. Prix : Trente-six sous. En vente chez J ET O. Crémazie, 12 rue de la Fabrique ». (On remarque la faute d'orthographe qui s'est glissée dans le nom de Grandfort, p. 3.).

² Citons, entre autres, *Paris-Journal* et *La Presse*. D'après *Les Écrits de langue française en Louisiane au XIX^e siècle* (1975), le roman de *L'Autre monde* est d'abord publié en feuilleton dans la semaine littéraire du *Courrier* des États-Unis, puis la traduction anglaise, faite par Edward C. Wharton, est publiée à La Nouvelle-Orléans la même année de la publication à Paris (Tinker, p. 99-100).

celui de Nina de Villard,³ l'un des salons les plus populaires à Paris au XIX^e siècle où se réunissent beaucoup d'artistes, d'écrivains et d'hommes politiques.

Figure 1 : Portrait de Marie-Antoinette Barsalou (Manoël de Grandfort)
tiré du livre de Grandfort (1862). *Ryno*, Paris, Poulet-Malassis
Source : Google recherche de livres

En dépit de tous ses engagements littéraires et culturels ainsi que ses publications, il est étonnant d'observer qu'il y a très peu d'ouvrages sur Grandfort, sa vie et ses romans.⁴ Il n'existe pas, par exemple, de monographie sur elle, et jusqu'à maintenant très peu d'articles lui ont été consacrés (excepté ceux de Tinker; Adrieu; Uzanne; Chevalier). Selon Uzanne, Grandfort naît à Casteljaloux le 6 mai 1829 et appartient à une famille distinguée de l'Agenais ; elle est élevée à Agen chez son grand-père M. Barsalou (121). Dès son très jeune âge, elle développe un goût pour la littérature et se met à écrire. C'est durant ses études en pension qu'elle reçoit une formation littéraire et obtient son premier prix de littérature. Celui-ci lui est donné par le poète agenais Jacques Boé, dit Jasmin (*ibid*). D'après sa biographie, telle que fournie dans *La Ruche littéraire* (1854), elle épouse M. Barousse en 1846 (Chevalier 298).⁵ Six ans plus tard, en 1852, Grandfort et son mari quittent la France pour l'Amérique. Il s'agit probablement d'un départ obligé à cause des engagements politiques révolutionnaires de l'avocat et poète M. Barousse. Elle arrive « à La Nouvelle-Orléans en 1882, sous le nom de M^{me} Barousse, en qualité de maître de conférences sur la littérature française » (Tinker 99). M. Barousse est mort peu après leur arrivée à La Nouvelle-Orléans.⁶ Veuve de Barousse, elle épouse Manoël de Grandfort, fondateur

³ Née le 12 juillet 1843 et morte le 22 juillet 1884 à Paris, la poète française Nina de Villard tient un salon littéraire à Paris au XIX^e siècle. Grandfort est une amie proche de la famille Villard ; la mère de Nina à qui Grandfort dédie son roman *Pour être riche*, publié en 1888 laissa une rente viagère à Grandfort.

⁴ On pourrait sans doute classer Grandfort parmi de nombreuses femmes auteurs du XIX^e siècle qui sont maintenant oubliées. Pour découvrir d'autres écrivaines de cette époque, lire Patrick Bergeron (dir.), *Passées sous silence. Onze femmes écrivains à relire*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, coll. « Pratiques et représentations », 2015.

⁵ Ainsi, on lit : « En 1846, Marie épouse un homme distingué par son mérite et l'ardeur de ses convictions libérales. Devenue madame Barousse par ce mariage, elle poursuit avec autant de verve que de succès la carrière littéraire » (Chevalier 298).

⁶ « Pauvre républicain, il devait mourir, victime de ses opinions, loin de la patrie, de son foyer, de ce foyer si cher aux belles âmes » (Chevalier 299).

de l'hebdomadaire littéraire et artistique *Le Coup d'œil* et de qui elle prendra d'ailleurs l'un de ses noms de plume. L'écrivaine et son mari retournent en France peu après leur mariage. Nous estimons que M^{me} Grandfort fait un séjour de deux à trois ans aux États-Unis, puisqu'elle publie son premier roman à son retour en France en 1855. Elle y passera le reste de sa vie avec jusqu'à sa mort le 28 juin 1904 à Ville d'Avray, près de Paris.

À La Nouvelle-Orléans, M^{me} Manoël de Grandfort participait à la vie littéraire et culturelle de la ville en écrivant de courts textes dans les journaux et en donnant des conférences publiques. Il faut mentionner également que durant son séjour en Amérique, elle prononce plusieurs conférences non seulement à La Nouvelle-Orléans, mais aussi à Saint-Louis et à New York (*Le Pays*, 23 mai 1854, p. 3). Nous pensons que c'est pendant l'un de ses voyages en été 1854 qu'elle décide de passer par Montréal.

Une femme à l'Institut Canadien de Montréal

Lors de la venue de Grandfort à Montréal à la fin du mois de mai 1854, la vie littéraire et culturelle au Québec est en plein essor.⁷ Avec les mouvements d'alphabétisation⁸ et les réformes en matière d'éducation, la lecture gagne une importance sans précédent : les bibliothèques et les librairies se fondent pour répondre au besoin d'un lectorat grandissant.⁹ Les maisons d'édition se multiplient grâce aux progrès de l'imprimerie et de la presse. Avec le mouvement associatif, Montréal connaît, depuis 1844, sa première association littéraire francophone qui est l'Institut Canadien.¹⁰ Tout cela permet une expression plus large de la vie culturelle montréalaise et bénéficie à la diffusion des idées.¹¹

Fondé par un groupe de jeunes libéraux, dans le but d'instruire le public, l'Institut Canadien de Montréal a sans doute joué l'un des rôles les plus importants dans le développement de la vie culturelle et littéraire francophone à Montréal. À proprement parler, d'après l'ouvrage d'Yvan Lamonde (1990), l'Institut a été propice à une renaissance culturelle pour la ville en raison de sa bibliothèque, sa salle des journaux, ses activités culturelles ainsi que de son musée d'art.¹² Il faut dire que l'Institut Canadien de Montréal et l'Institut Canadien de Québec (1848) ont grandement favorisé l'avancement des idées et des sciences du Canada français au XIX^e siècle. Durant les conférences publiques,¹³ les lectures et les débats abordent plusieurs sujets d'actualité nationale et internationale de l'époque et de nombreux conférenciers locaux et internationaux y ont pris la parole. Le dixième rapport annuel de l'Institut Canadien de Montréal nous renseigne sur l'état de cet institut et le progrès fait en dix ans : « plus de 700 membres et un magnifique édifice où on trouve une salle de lecture possédant au-dessus de 100 journaux et une bibliothèque de près de 4000 volumes » (Lafontaine 4). En plus de l'augmentation de ses membres et de son nouvel édifice, cet institut possédait une salle de lecture et une riche collection, ce qui répondait bien aux attentes des lectorats grandissants de Montréal.

⁷ Pour en savoir davantage, voir l'ouvrage collectif de Maurice Lemire et de Denis Saint-Jacques (dir.), *La Vie littéraire au Québec, Tome III (1840-1869)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1996.

⁸ Sur les mouvements de l'alphabétisation au XIX^e siècle, citons, entre autres, Michel Verrette, *L'Alphabétisation au Québec 1660-1900 : en marche vers la modernité culturelle*, Sillery, Septentrion, 2002.

⁹ Voir à ce sujet l'étude d'Yvan Lamonde et de Sophie Montreuil (dirs.), *Lire au Québec au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 2003.

¹⁰ L'article de Pierre Rajotte donne des renseignements précieux sur ce sujet : « Les Pratiques associatives et la constitution du champ de production littéraire au Québec, 1760-1867 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 45, n° 4, 1992, p. 545-72.

¹¹ Voir Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec*, Saint-Laurent, Québec, Fides, 2000.

¹² Sur le musée de l'Institut, voir l'étude de Laurier Lacroix, « Le Musée de l'Institut canadien de Montréal (1852-1882), un projet inachevé », *Les Cahiers des dix*, n° 64, 2010, p. 245-90.

¹³ La conférence publique est assez populaire au XIX^e siècle au Québec, tels que soulignent la thèse de doctorat de Pierre Rajotte, « La Pratique de la conférence publique à Montréal (1840-1870) », Québec, Université Laval, 1991 et l'étude de Marcel Lajeunesse, *Lecture publique et culture au Québec*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2004.

Lors de sa courte visite, Grandfort a donné trois conférences publiques sous le patronage de l'Institut Canadien de Montréal, à la salle Odd Fellows et City Concert Hall (les 30 mai, 1^{er} juin et le 20 juin 1854) et deux conférences sous le patronage de l'Institut Canadien de Québec à la salle de musique, rue St-Louis (les 10 et 13 juin 1854). Nous trouvons l'écho de ces événements dans les articles de journaux francophones et anglophones canadiens de cette période. Dans la collection numérique de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ), les journaux qui donnent des informations pertinentes sur la visite de Grandfort sont précisément *Le Pays*,¹⁴ *le Journal de Québec*¹⁵ et *The Montréal Herald*.¹⁶ Ces journaux, dans l'ensemble, annoncent la visite de Grandfort comme un événement marquant et présentent Grandfort comme un personnage dont le succès dépasse les frontières de son pays d'origine. Citons, entre autres, l'article du *Pays* :

La célèbre lectrice française, M^{me} Manoël de Grandfort, dont le nom est si universellement répandu dans le monde lecteur, disons-nous, s'est décidée à pousser ses pérégrinations artistiques jusqu'au Canada. (23 mai 1854)

Dans cet article, on cite des extraits de *L'Abeille* de La Nouvelle-Orléans et *Le Courrier* de La Louisiane¹⁷ pour souligner le succès des conférences de Grandfort aux États-Unis et qu'on y mentionne de la manière suivante : « On sait quels prodigieux succès ont obtenu les lectures de M^{me} de Grandfort à la Nouvelle-Orléans, à Saint-Louis et à New York ». L'article donne également des renseignements sur le physique de la conférencière :

C'est une femme fort jeune encore, à la physionomie douce et grave à la fois, aux tons chauds, aux yeux ardents. Il y a sur tout ce visage profondément intelligent, comme un nuage de vague mélancolie qui lui donne un charme réel. (*Le Courrier* cité dans *Le Pays*, 23 mai 1854, p. 3)¹⁸

On définit également Grandfort comme étant une aimable lectrice et on souligne sa force en tant qu'oratrice : « elle a une douce et persuasive éloquence » (*La Revue de l'Orient* du 22 avril 1854, cité dans *Le Pays*, 23 mai 1854, p. 3).

En plus de faire une promotion de la visite de Grandfort, *Le Pays*, le journal des libéraux modérés, tente de rassurer et de calmer son public qu'il n'y a rien d'inquiétant à la visite d'une femme conférencière. Il révèle que les conférences de Grandfort se conforment à « la morale de la société »¹⁹ et que ses idées ne sont pas « dangereuses ». La lecture de l'article du *Pays* nous permet de prendre la mesure des discours entourant les conférences publiques de Grandfort,

¹⁴ *Le Pays* est un journal hebdomadaire fondé à Montréal en 1852 par les libéraux pour diffuser leurs idées. Il faut mentionner ici qu'au XIX^e siècle, les journaux se servent principalement d'un espace public où l'on fait des débats politiques. En plus des nouvelles politiques, *Le Pays* consacre également des pages sur la vie économique et culturelle montréalaise au XIX^e siècle. Pour plus d'informations sur la presse écrite, voir Sébastien Couvrette, « Presse écrite au Québec, 1^{re} partie (XVIII^e-XIX^e siècles) », dans *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*.

¹⁵ *Le Journal de Québec* est fondé en 1842 par Joseph Cauchon qui s'est approché au fur et à mesure aux autorités ecclésiastiques, tel qu'on apprend dans l'étude de Fernand Harvey (2004), « La presse périodique à Québec de 1764 à 1940 : vue d'ensemble d'un processus culturel », *Les Cahiers des dix* (58), p. 222.

¹⁶ Fondé à Montréal en 1811 par un Écossais William Gray, *Montreal Herald* est un périodique anglophone dont le dernier numéro parut en 1957.

¹⁷ On apprend dans l'article de Pinson « Le Québec dans le système francophone de l'information au XIX^e siècle » (2017) que ces deux journaux ainsi que *Le Courrier des États-Unis* de New York « constituent des zones de transit majeures de l'information en français » (22). On trouve de nombreux extraits de ces journaux dans les journaux québécois au XIX^e siècle.

¹⁸ On observe souvent ce type de médiatisation des écrivains ou des artistes dans les journaux du XIX^e siècle.

¹⁹ Mentionnons ici l'influence et le pouvoir du clergé au Québec au XIX^e siècle. *Le Pays* qui est l'organe du Parti libéral de l'Institut Canadien de Montréal veut rassurer ses lecteurs que les activités de Grandfort ne représentent pas une menace contre les valeurs traditionnelles de la société canadienne-française.

non seulement au Canada, mais aussi aux États-Unis. L'article de *La Revue de l'Orient* cité dans *Le Pays* semble être écrit en réponse à ce type de préoccupations :

Mme de Grandfort, comme nous le disons, n'est point un apôtre des droits de la femme, dans le sens que l'on donne habituellement à ce mot. Apôtre ! ai-je dit. Est-ce que M^{me} de Grandfort prêche une doctrine ? Est-ce qu'elle démontre ? Est-ce qu'elle argumente ? Non, elle raconte la douce et glorieuse influence de la femme dans tous les âges. (*Le Pays*, 23 mai 1854, p. 3)

Le Républicain de New York, cité dans le même article, quant à lui, tente de dissiper les inquiétudes de la manière suivante :

M^{me} de Grandfort cherche à faire écho surtout parmi les femmes. Elle ne conseille pas à son sexe de revendiquer des droits politiques ; au contraire elle conseille à ses sœurs de se réfugier dans le foyer domestique, et là d'y déployer toutes les vertus qui sont la gloire de la famille, d'élever leurs enfants dans des sentiments de justice, d'honneur et de charité afin de rayonner plus sûrement sur le monde et de contribuer pour leur part à le reformer. (*Ibid*)

D'après ce que l'on remarque dans ces fragments, les idées d'une femme et sa présence publique — dans le cas de Grandfort, celles d'une femme étrangère — suscitent de fortes craintes chez le public nord-américain. Au XIX^e siècle, où l'on renvoie les femmes au foyer et où l'on restreint leur rôle à celui de mère et d'épouse, on ne veut pas qu'elles soient présentées dans la sphère publique ni qu'elles jouissent des mêmes droits que les hommes. Pour ce qui est du Canada, il faut mentionner que les femmes et les hommes ne sont pas encore égaux devant la loi. Les femmes ne peuvent ni avoir accès aux études supérieures, ni occuper de poste électif, ni voter (Stoddart 2014, Jackel 2016).²⁰ Ce n'est qu'à partir du début du XX^e siècle que les femmes commencent à avoir certains droits, et à occuper, par exemple, des postes administratifs, et à participer à la vie publique. Avant cette date, on attend que les femmes restent tout simplement à la maison et qu'elles s'occupent des tâches ménagères et des enfants. Au Canada, comme ailleurs, la famille représente l'institution la plus importante. Pour retourner à l'article du *Pays*, on recourt aussi à un témoignage d'un Canadien assistant à l'une des lectures de Grandfort à New York, qui, pour apaiser le public, précise :

Elle ne prêche que l'amour du foyer, la fidélité conjugale, les intimes jouissances de la vie de famille. Ses lectures me semblent parfaitement adaptées aux goûts et aux opinions entretenues par votre société. (*Le Pays*, 23 mai 1854, p. 3)

D'après cette citation, Grandfort respecte l'institution familiale, une tradition qu'elle ne la met pas en péril avec ses discours. Est-ce la raison pour laquelle l'on permet à une femme conférencière de monter à la tribune de l'Institut Canadien ? Sur quoi exactement les conférences publiques de Grandfort portent-elles ? Quelles idées défend-elle au sein de l'Institut Canadien ? Nous tenterons de répondre à ces questions dans la partie suivante en nous appuyant sur des documents d'archives de l'époque.

²⁰ Précisons ici que ce sont d'abord les femmes du Manitoba, de l'Alberta et de la Saskatchewan qui obtiennent le droit de vote en 1916. Une année plus tard, l'Ontario et la Colombie-Britannique accordent aux femmes le droit de vote. Pour ce qui est du Québec, les femmes sont privées de leurs droits de vote jusqu'en 1940. Les femmes des premières nations, quant à elles, doivent attendre jusqu'aux années 60 pour obtenir leurs droits de vote (Stoddart 2014).

Les idées de Grandfort et son féminisme

La femme en tout est l'égale de l'homme ;
elle a les mêmes besoins, les mêmes
aspirations : elle doit avoir les mêmes droits
que lui. Lisez l'histoire ! et voyez combien de
grands noms de femmes y figurent
glorieusement ! Et pourtant la position
qu'on nous a faite jusqu'ici a été sans cesse
inférieure !

(Grandfort, *L'Autre monde*, p. 34)

Puisque nous n'avons pas accès aux textes originaux des conférences publiques de Grandfort — ils ne figurent pas parmi les conférences publiées —²¹ nous tenterons de saisir les grandes lignes de ses pensées en partant des annonces et des comptes rendus de journaux de l'époque. Selon l'article du *Pays* les titres des conférences de Grandfort sont : « *De l'influence des femmes aux divers âges de l'Humanité* », « *La Femme dans son foyer* » et « *Du Sort de la femme dans l'avenir* » (23 mai 1854, p. 3). Le journal ajoute que la conférencière pouvait également aborder les sujets suivants si le temps le lui permettait : « *Du Rayonnement poétique de la France contemporaine* » et « *Le XX^e siècle, ou le monde tel qu'il sera dans cent ans* » (*ibid*). Les trois conférences de Grandfort à Montréal, tel que confirment des journaux, portent les mêmes titres que ceux cités dans *Le Pays*. Pour ce qui est du Québec, les conférences portent sur les deux premiers titres : « *L'Influence des femmes aux divers âges de l'Humanité* » et « *La Femme dans son foyer* ». En ce qui concerne le contenu des conférences et ses idées, seul *Montreal Herald* nous donne des renseignements détaillés alors que les journaux francophones restent plutôt silencieux. On lit dans le compte-rendu de *Montreal Herald* (3 juin 1854) que la conférence du 1^{er} juin 1854 à Montréal porte, plus précisément, sur les sujets de l'influence des femmes, de leurs conditions sociales, de la différence entre l'homme et la femme, de la maternité et du rôle que la littérature et les beaux-arts jouent dans l'expression féminine. D'après ce qu'on saisit de cet article, Grandfort, par ses idées, semble avoir participé à la lutte pour les droits des femmes de son temps et l'égalité homme-femme en dénonçant la condition féminine au XIX^e siècle. Non seulement a-t-elle dénoncé l'idée selon laquelle la femme est inférieure par rapport à l'homme, elle a défendu l'argument que les femmes ont autant de compétences que les hommes et qu'elles peuvent réussir dans plusieurs domaines si l'occasion leur est offerte.

²¹ On sait qu'à peu près la moitié des conférences publiques de l'Institut Canadien de Montréal sont publiées « dans la presse ou sous forme de brochure » ; « Le texte de 49 des 110 conférences publiques de l'Institut Canadien est publié dans treize journaux différents, un même texte pouvant être publié par cinq journaux et en plusieurs livraisons (Annexe I) » (Lamonde 46).

Figure 2: *Montreal Herald* (30 mai 1854)

Figure 3: *Montreal Herald* (1 juin 1854)

Source : BAnQ numérique, Patrimoine québécois/Revue et journaux

<https://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/3131182>

<https://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/3131186>

D'après ce qu'on lit dans le compte rendu, certaines de ses idées sur la femme reflètent bien celles de son époque, par exemple, lorsqu'elle discute de la femme dans son rapport à l'homme. Grandfort semble croire que le rôle de la femme est d'inspirer l'homme avec son esprit et ses pensées, de l'encourager à persévérer et de le récompenser pour ses succès. Elle semble soutenir l'idée que le succès d'un homme dépend d'une femme : « *No poet, no artist, no sculptor, no reformer, ever began his work without the inspiration of woman, nor carried it on without the hope of her approval* ». ²² D'après son discours, s'il y a une différence entre la femme et l'homme, elle est liée à l'aspect « physique », non pas « intellectuel » ou « moral ». Ainsi, Grandfort dénonce l'infériorité attribuée à son sexe, et elle insiste sur le fait que les femmes ont beaucoup plus de compétences interpersonnelles que les hommes : elles sont plus aptes à écouter, à communiquer, à comprendre différentes perceptions et à compatir. Elle explique la beauté de l'esprit de la femme avec des figures de style propres à l'écrivaine : « *Her soul was indeed like the placid lake, which reflected in its bosom all the beauties that the changing seasons, the varying hours, or the changes of the atmosphere made to pass above it* » (*ibid*). Pour souligner l'intelligence de la femme et ses différentes capacités,

²² Traduction des idées de Grandfort par *Montreal Herald*.

Grandfort fait référence aux personnages féminins qui ont marqué l'Histoire, notamment Sainte-Thérèse, la Reine d'Angleterre et d'Irlande, Elizabeth et celle des Juifs, Esther. Ainsi, l'oratrice fait une rapide historiographie des femmes tout en soulignant leur visibilité dans l'Histoire. À l'aide de ses figures historiques et religieuses, Grandfort traite, selon le compte-rendu, des sujets tels que l'amour, la tendresse et la maternité et les lie à la femme. Elle cite Sainte-Thérèse qui a décrit l'enfer comme un lieu sans amour ainsi que Marie (mère de Jésus) dont l'amour était plus fort que tout. Elle avance l'idée que pour la femme, l'amour est une grande préoccupation ; alors que pour l'homme, l'amour n'a pas autant d'importance. Grandfort attribue ensuite la miséricorde à la femme, puisque cette dernière est capable d'écouter et de comprendre différentes perspectives, ce qui explique, selon elle, le succès des « Sœurs de la Charité ». L'oratrice révèle ensuite le rôle important qu'une mère pourrait jouer dans le futur d'un homme. Pour renforcer son argument, Grandfort fait référence à Bonaparte qui dit que « l'avenir d'un enfant est l'œuvre de sa mère ». Elle surenchérit aussi sur l'importance d'une mère dans l'avenir d'une nation et que la femme a le pouvoir de transformer la société à travers les générations. Grandfort approfondit enfin son argument en disant que la femme est aussi apte à diriger elle-même une nation si l'occasion lui est présentée comme l'exemple des reines Elizabeth et Esther. Pour ce qui est de la littérature et des beaux-arts, Grandfort réfléchit à l'implication des femmes dans ces domaines ; elle soutient l'idée que la femme enrichirait ces domaines en offrant sa voix féminine et sa perspective. Finalement, selon l'article, Grandfort termine sa conférence du 1^{er} juin en adressant sa parole aux hommes et en leur demandant de se tourner vers les femmes pour découvrir des vertus intellectuelles et morales. D'après elle, si cela était fait, le monde bénéficierait d'un plus grand bonheur qu'il n'en a connu jusqu'à présent. Consciente de la condition sociale difficile des femmes au milieu du XIX^e siècle, Grandfort invite ainsi les hommes à saisir les perspectives des femmes et à travailler ensemble pour améliorer leurs conditions. Dans la partie suivante, nous verrons la réception des conférences de Grandfort auprès du public et de l'Institut Canadien.

La réception de ses conférences

Tel qu'on le témoigne dans les trois journaux consultés (*Montreal Herald*, *Journal de Québec* et *Le Pays*) et le rapport annuel de l'Institut Canadien de Montréal (1855), les conférences de Grandfort, ouvertes à chacun, femme ou homme, de ceux qui comprennent le français, ont été bien accueillies par le public québécois. Le journal *Montreal Herald* mentionne notamment le succès de la première soirée à la salle Odd Fellows Hall de la manière suivante : « *We had not the good fortune to be present at the first lecture of this lady; but, we are assured by a number of friends who were among her audience, that her oratory was of an excellence very much surpassing anything they had previously heard* » (1^{er} juin 1854, p. 2) et celui de la deuxième soirée : « *There was a not a very large, but a very select audience, chiefly of French Canadian origin, and many of them ladies, to hear this talented lady on Thursday evening* » (*Montréal Herald*, 3 juin 1854, p. 2). Cet extrait nous apprend que le public de la deuxième conférence était constitué d'un auditoire distingué, majoritairement des femmes canadiennes-françaises. S'agit-il en particulier des gens reconnus de Montréal ? Combien de participants assistent exactement à ces conférences ? Pour ce qui est de l'auditoire de ces activités culturelles au sein de l'Institut Canadien de Montréal, de nouveau Lamonde nous éclaire là-dessus :

L'auditoire varie selon le sujet de la conférence, selon le conférencier et sans doute selon la salle. Il faut d'autre part distinguer l'affluence aux séances régulières de celle que l'on observait aux conférences publiques. En 1851, selon le *Rapport* annuel, soixante membres, en moyenne, assistent à chacune des séances régulières de l'Institut ; le 13 avril 1858, 198 membres — soit le quart du total — sont présents à une séance extraordinaire où l'on débat du contenu de la bibliothèque ; en 1859, quarante membres, en moyenne, participent à chacune des séances régulières de l'Institut.

(43)

Nous pourrions sans doute classer les conférences publiques de Grandfort comme des « séances extraordinaires », publicisées et payantes.²³ Il nous est cependant difficile de déterminer ceux et celles qui y assistent, s'ils/elles sont membres ou non-membres de l'Institut. Comme Grandfort a fait plus d'un exposé — deux avant son départ pour la ville de Québec, un après son retour —, nous estimons qu'il y a eu un bon nombre de gens qui s'y sont intéressés. Ajoutons à cela que la rareté des causeries portant sur la femme suscite l'attention du public de l'Institut Canadien de Montréal, comme c'est bien le cas des discours de Louis Ricard sur « *la sagesse de l'épouse du libérateur hongrois Kossouth* », de J.-B.-É. sur « *le commerce des bazars, familiers aux dames patronnesses* », et du juge Charles Mondelet sur « *la position de la femme en Canada* » (Lamonde 44). Les conférences de Grandfort, quant à elles, s'avèrent être uniques et intéressantes non seulement grâce aux sujets qu'elles abordent, mais aussi grâce à son oratrice. Il s'agit bien des conférences d'une oratrice française, dont la célébrité, telle que la mettent en avant les journaux, dépasse son pays d'origine. Les soirées de Québec, ont connu un succès semblable d'après l'article du *Journal de Québec* : « *Samedi, madame de Grandfort faisait sa première causerie devant un auditoire nombreux et choisi* » (*Journal de Québec*, 13 juin 1854). Bien que les journaux ne donnent pas beaucoup de renseignements sur la réception de toutes les conférences faites par Grandfort à Montréal et à Québec, ils se terminent tous sur la qualité de recherche historique de Grandfort, sa capacité d'oratrice et la clarté de ses discours.

Figure 4 : Institut Canadien de Montréal entre 1870-1920

Source : BAnQ Numérique

<https://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/2081710>

Dans le rapport annuel de l'Institut Canadien de Montréal, nous trouvons plus d'informations sur les conférences à Montréal et la visite de Grandfort :

M^{me} Manoël de Grandfort, est venue dévoiler devant nous un cœur de femme admirable s'alliant à un esprit brillant et cultivé, dans trois lectures qu'elle fit devant l'Institut, le 30 mai, le 1^{er} et le 20

²³ Les billets se sont vendus chez « MM. Brousseau, Crémazie et Sinclair, à la salle de l'Institut Canadien et à la porte de la salle musicale » (*Journal de Québec* 10 juin 1854, p. 3).

juin. Chacun a gardé la mémoire des paroles éloquentes de cette femme à l'âme élevée, qui a fait une sensation profonde dans tout le public ; et l'Institut peut être fier d'avoir pu lui être utile en lui facilitant les moyens de se faire connaître et admirer des citoyens de Montréal. M^{me} de Grandfort a été admise membre correspondant de l'Institut, et le Comité espère qu'elle le favorisera de quelques correspondances, ainsi qu'elle l'a promis, malgré la distance qui la sépare de lui. (Lafontaine, 1855, p. 86-87)

Cette citation confirme une large réception des trois lectures de Grandfort et les bonnes impressions que la conférencière a laissées : sa sincérité (« *un cœur de femme admirable* ») et son intelligence (« *un esprit brillant et cultivé* »). L'extrait affirme la force de Grandfort en tant qu'oratrice : elle a pu faire « *une sensation profonde dans tout le public* ». On y apprend aussi que, durant cette courte visite, Grandfort est devenue membre correspondant de l'Institut et qu'elle a promis de rester en contact avec l'association à travers des correspondances. Bien qu'on ignore la durée de ce lien entre l'Institut et Grandfort, il faut mentionner ici qu'on trouve le nom de Grandfort dans le monde du feuilleton montréalais *La Ruche littéraire* après son départ, et ce, jusqu'au mois d'août. Son court texte « *Silhouettes féminines* » y paraît en août 1854. Cependant, on ne sait guère si Grandfort a entretenu une correspondance avec la revue ou si elle lui a fourni ses articles lors de sa visite à Montréal, puisque c'est d'abord au numéro de juin 1854, le moment de son séjour, que Grandfort contribue à la revue littéraire montréalaise en tant que collaboratrice. À la page couverture du dit numéro, on lit cette petite note : « *Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que la Ruche s'est acquis la précieuse collaboration de Mme Manoël de Grandfort* ». Ce numéro contient une blquette de Grandfort intitulée « *Histoire d'un camélia blanc* » et sa biographie rédigée sous le titre « *Célébrités contemporaines* » par Henry-Émile Chevalier (1854),²⁴ qui lui était le rédacteur en chef de la revue à cette époque. Cette nouvelle a fait l'écho dans les journaux : notamment *Le Pays* (5 juillet 1854) et *Montreal Herald* (24 juin 1854) annoncent la publication du numéro et l'appui particulier de Grandfort. Il faut souligner que la revue cesse d'apparaître en 1855, puis reparait brièvement en 1859 avant sa disparition définitive en 1860. Grandfort reste la seule femme à y publier des textes.²⁵

Conclusion

Comme nous l'avons observé dans cette étude, en plus des conférences au sein de l'Institut Canadien de Montréal, l'apport de Madame Manoël de Grandfort à la vie littéraire et culturelle au Québec au milieu du XIX^e siècle s'est également fait sentir dans les conférences à l'Institut Canadien de Québec et dans le monde des feuilletons, notamment dans la revue montréalaise *La Ruche Littéraire*. La présence de Grandfort dans la sphère publique en tant que femme conférencière et sa voix féminine sont autant de raisons qui soulignent l'importance et les effets positifs des activités littéraires et culturelles de Grandfort. À travers ses discours, non seulement Grandfort a-t-elle donné une visibilité aux femmes, mais elle a également insisté sur les compétences des femmes et leurs influences dans l'Histoire. Elle a dénoncé l'infériorité attribuée aux femmes et l'inégalité qui existe dans son temps entre les deux sexes. Elle a invité

²⁴ Nous apprenons dans le mémoire de maîtrise de Claude Beauchamp (1992) « *Henry-Émile Chevalier et le feuilleton canadien-français (1853-1860)* » qu'après une proscription par le Coup d'État du 2 décembre 1851 en France, Chevalier débarque d'abord aux États-Unis, il arrive ensuite à Montréal en 1853 où il participe activement à la vie culturelle jusqu'à son départ en 1860. Il y collabore à divers journaux et revues et devient membre de l'Institut Canadien de Montréal. *La Ruche littéraire* est l'un de ses apports importants au développement du feuilleton au Canada français.

²⁵ Manon Brunet dans son étude (1988) « *Les Femmes dans la production de la littérature francophone du début du XIX^e siècle québécois* » met l'accent l'absence des femmes dans le monde des lettres au Québec au XIX^e siècle et elle souligne que c'est plutôt dans le genre épistolaire qu'elles s'y manifestent (171). Brunet révèle qu'il faudra attendre vers la fin du XIX^e siècle pour la création de la première génération de « femmes écrivaines comme Laure Conan (1845-1924), Robertine Barry (1863-1910) et Joséphine Marchand (1861-1925).

les hommes à travailler avec les femmes pour un monde meilleur. À cet effet, il est possible de dire que la courte visite de Grandfort au Québec en mai-juin 1854 est un fait marquant dans l'histoire du féminisme au Québec du XIX^e siècle. Après ce passage de Grandfort, qui a maintenant plus de 160 ans, on a témoigné de plusieurs mouvements tant au Canada qu'ailleurs pour les droits des femmes (ayant pour thèmes vote, propriété, divorce, avortement, etc.) et pour améliorer leurs conditions sociales et leur présence publique. Cependant, on sait que les femmes se battent encore aujourd'hui pour leurs droits d'égalités à travers le monde, qu'elles subissent l'abus, la violence des hommes, et que le féminicide est encore une réalité. Dans le Canada actuel, bien que les femmes jouissent des certains droits et qu'elles soient beaucoup plus présentes dans la sphère publique qu'auparavant, l'inégalité entre les sexes se fait encore sentir, notamment dans le monde professionnel et au niveau des salaires. Elles restent aussi sous-représentées dans beaucoup de domaines, notamment en politique. Les Canadiennes luttent aujourd'hui non seulement contre l'inégalité entre les sexes, mais aussi contre toute inégalité liée à la classe, à la race (les minorités raciales et immigrantes) et aux sexualités (Strong-Boag 2016). Il y a encore donc un long chemin à parcourir.

Umut Incesu
Université de Western

Bibliographie

Articles de la presse du XIX^e siècle. Consultés :

Journal de Québec

- Anonyme, « États-Unis », *Journal de Québec*, 6 juin 1854, p. 2
 Anonyme, « L'Autre Monde », *Journal de Québec*, 6 décembre 1854, p. 3.
 Anonyme, « Madame de Grandfort », *Journal de Québec*, 13 juin 1854, p. 2
 Leblanc, R. J. Z., « Institut Canadien de Québec. Lecture publique », *Journal de Québec*, 10 juin 1854, p. 3
 Leblanc, R. J. Z., « Institut Canadien de Québec. Lecture publique », *Journal de Québec*, 13 juin 1854, p. 3.

Le Pays

- Anonyme, « Mme Manoël de Grandfort », *Le Pays*, 23 mai 1854, p. 3.
 Anonyme, « Nouvelles d'Europe », *Le Pays*, 7 juin 1854, p. 3.
 Anonyme, *Le Pays*, 5 juillet 1854, p. 2.
 LaFrenaye, P. R., « Dixième rapport annuel », *Le Pays*, 28 décembre 1854, p. 3.

Montreal Herald and Daily Commercial Gazette

- Anonyme, "French Lecture by Madame Manoel de Grandfort", *Montreal Herald*, 30 mai 1854, p. 2.
 Anonyme, "Lecture of Madame de Grandfort", *Montreal Herald*, 1er juin 1854, p. 2.
 Anonyme, "Lecture of Madame de Grandfort", *Montreal Herald*, 3 juin 1854, p. 2.
 Anonyme, « La Ruche littéraire et politique », *Montreal Herald*, 24 juin 1854, p. 2.
 Anonyme, *Montreal Herald*, 17 juin 1854, p. 2.
 Anonyme, *Montreal Herald*, 8 juin 1854, p. 2.

Ouvrages :

Adrieu, Jules. *Bibliographie générale de l'Agenais*. Paris : Alphonse Picard, 1886.

Beauchamp, Claude. *Henry-Émile Chevalier et le feuilleton canadien-français (1853-1860)*. Mémoire de maîtrise, Montréal : McGill University, 1992.

Bergeron, Patrick (dir.). *Passées sous silence. Onze femmes écrivains à relire*. Valenciennes : Presses Universitaires de Valenciennes, coll. « Pratiques et représentations », 2015.

Brunet, Manon. « Les femmes dans la production de la littérature francophone du début du XIX^e siècle québécois ». *Livre et lecture au Québec (1800-1850)*, Claude Galarneau, Maurice Lemire, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, p. 167-78.

Chevalier, Henry-Émile. « Célébrités contemporaines. Marie-Antoinette Barsalou (Madame Manoël de Grandfort) ». *La Ruche littéraire*, n° 3, juin 1854, p. 297-302.

Couvrette, Sébastien. « Presse écrite au Québec, 1^{re} partie (XVIII^e-XIX^e siècles) ». *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*, consulté le 5 novembre 2020, [http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-698/Presse écrite au Québec, 1^{ère} partie \(XVIII^e-XIX^e siècles\).html#.X80ooi3MxmA](http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-698/Presse%20%C3%A9crite%20au%20Qu%C3%A9bec%2C%201%C3%A8re%20partie%20(XVIIIe-XIXe%20si%C3%A8cles).html#.X80ooi3MxmA).

Grandfort, Manoël de. « Histoire d'un camélia blanc », *La Ruche littéraire*, vol. 3, n° juin, 1854, p. 291-93.

---. *L'Autre monde*. Paris : Librairie Nouvelle, 1855.

---. « Silhouettes féminines ». *La Ruche littéraire*, vol. août, n° 4, 1854, p. 420.

Harvey, Fernand. « La Presse périodique à Québec de 1764 à 1940 : vue d'ensemble d'un processus culturel ». *Les Cahiers des dix*, n° 58, 2004, p. 213-50.

Jackel, Susan. « Droit de vote des femmes ». *L'Encyclopédie canadienne*, 1 mars 2016, consulté le 10 novembre 2020, <https://thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/droit-de-vote-des-femmes>.

Lacroix, Laurier. « Le Musée de l'Institut Canadien de Montréal (1852-1882), un projet inachevé ». *Les Cahiers des dix*, n° 64, 2010, p. 245-90.

Lafontaine, J. L. *Institut Canadien en 1855*. Montréal : SÉNÉCAL & DANIEL, 1855.

Lajeunesse, Marcel. *Lecture publique et culture au Québec*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 2004.

Lamonde, Yvan. *Gens de parole : Conférences publiques, essais et débats à l'Institut Canadien de Montréal*. Montréal : Boréal, 1990.

---. *Histoire sociale des idées au Québec*. Montréal : Fides, 2000.

---, et Sophie Montreuil. *Lire au Québec au XIX^e siècle*. Fides, 2003.

Lemire, Maurice, et Denis Saint-Jacques (dir.). *La Vie littéraire au Québec, Tome III (1840-1869)*. Québec : Presses de l'Université Laval, 1996.

Pinson, Guillaume. « Le Québec dans le système francophone de l'information au XIX^e siècle ». *Voix et Images*, vol. 42, n° 3, 2017, p. 13-24.

Rajotte, Pierre. *La pratique de la conférence publique à Montréal (1840-1870)*. Québec : Presses de l'Université Laval, 1991.

---. « Les Pratiques associatives et la constitution du champ de production littéraire au Québec, 1760-1867 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 45, n° 4, 1992, p. 545-72.

Stoddart, Jennifer. « Femmes et loi ». *L'Encyclopédie canadienne*, 26 août 2014, consulté le 10 novembre 2020, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/femmes-et-loi>.

Strong-Boag, Veronica. « Les Mouvements de femmes au Canada : de 1985 à aujourd'hui ». *L'Encyclopédie canadienne*, 17 octobre 2016, consulté le 6 décembre 2020, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/womens-movements-in-canada-1985present#>.

Tinker, Edward Larocque. *Les écrits de langue française en Louisiane au XIX^e siècle : essais biographiques et bibliographiques*. Genève : Slatkine, 1975.

Uzanne, Joseph. « Mme Manoël de Grandfort ». *Figures contemporaines tirées de l'Album Mariani*, Paris : Librairie Henri Floury, 1903, p. 121-22.

Verrette, Michel. *L'Alphabétisation au Québec 1660-1900 : en marche vers la modernité culturelle*. Sillery : Septentrion, 2002.